

L'HISTOIRE

& LE DÉVELOPPEMENT DE LA PENSÉE GRECQUE

I

L'affranchissement intellectuel du peuple grec ne se prépara pas seulement par les voies de la recherche scientifique appliquée à la nature. La prolongation de la pensée mythique était liée à une certaine étroitesse de l'horizon dans le temps comme de l'horizon dans l'espace. Les circonstances avaient élargi peu à peu ce dernier. Simultanément, et d'une manière durable, les limites de tous les deux furent reculées par l'apparition de deux disciplines sœurs, dont la culture fut aussitôt réunie dans les mêmes mains.

Les chroniques des villes, les listes de prêtres, les catalogues des vainqueurs aux jeux nationaux ont donné naissance à l'historiographie grecque. Mercenaires, flibustiers, marchands et colonisateurs ont été les pionniers de la géographie. Un puissant et original esprit, Hécatee de Milet, a, le premier, réuni ces deux domaines du savoir. Des voyages étendus, des informations plus étendues encore, lui avaient procuré un trésor de connaissances qui le mit à même de donner de sages conseils à ses compatriotes de l'Ionie, pendant leur grande insurrection contre la domination perse (502-496) et d'intervenir habilement comme négociateur entre les deux partis. Il avait consigné le résultat de ses recherches dans deux ouvrages dont nous ne possédons plus que quelques misérables restes, dans les livres de sa *Géographie*, qui portaient les titres des trois continents : Europe, Asie et Libye (Afrique), et dans les quatre livres de ses *Généalogies*. En tête de ces dernières, il

écrivait, fier de ne s'appuyer que sur la raison, cette phrase qui témoigne d'un esprit clair et positif, et qui résonne à nos oreilles comme une éclatante fanfare dans l'air pur du matin : « Hécatee de Milet parle ainsi. J'ai transcrit ce qui suit comme chaque chose me paraissait être vraie : car les discours des Hellènes sont multiples, et, à ce qu'il me semble, ridicules. » Nous nous trouvons au berceau de la critique. De même que Xénophane introduit l'esprit d'examen dans l'étude de l'univers, Hécatee l'introduit dans celle des choses humaines. Pourquoi et comment il le fait, cela ressort en bonne partie déjà des termes de cet audacieux prélude. Les contradictions des traditions historiques le forcèrent à faire un choix entre elles. Leurs absurdités, c'est-à-dire ce qui, dans leur contenu, ne se conciliait pas avec ce qu'il considère comme croyable et possible, — ici nous reconnaissons que l'esprit du libre examen s'était déjà emparé de lui — lui donnèrent le courage d'exercer sur elles une critique incisive. Il ne lui suffit pas non plus d'admettre une tradition et d'en rejeter une autre ; il s'estime en droit de remanier ces récits pour en dégager le vrai noyau de son enveloppe légendaire. Car il veut représenter les faits tels qu'ils lui paraissent s'être passés. Il n'a pas devant lui des documents ou des témoignages dont il puisse examiner l'âge, la provenance ou la dépendance réciproque, car l'usage de fixer d'une manière fidèle les événements contemporains n'apparaît que tard en Grèce ; la connaissance de la plus grande partie des faits historiques n'est transmise que par la tradition et par ses représentants, les poètes, auxquels s'ajoutent, à peu près depuis l'an 600, des prosateurs. Il n'est donc pas en mesure d'apprécier les témoins des événements et le degré de confiance qu'ils méritent ; son jugement ne peut se baser que sur des critères internes ; il est obligé de renoncer à la critique ou de faire de la critique *subjective*. Sa méthode ne peut être autre que celle que l'on a appelée semi-historique, ou désignée d'un mot que nous préférons éviter à cause des abus auxquels il donne facilement lieu, celui de rationaliste. Il nous reste encore à mentionner une circonstance décisive en pareille matière. Le large regard porté sur les légendes et les histoires des pays étrangers a non seulement contribué essentiellement à éveiller la méfiance à l'endroit de la tradition nationale, il a aussi prescrit la voie à suivre à tous ceux qui n'étaient pas assez téméraires pour jeter par-dessus bord l'ensemble de la tradition mythique. Hécatee, cet explo-

rateur qui se trouvait partout chez lui, fit à Thèbes, en Égypte, une expérience qui nous paraît typique des impressions que ses semblables et lui ont dû éprouver souvent au contact des nations plus civilisées. Il avait fait voir aux prêtres de Thèbes, non sans complaisance, son arbre généalogique, d'où il résultait que son premier ancêtre était un dieu, et qu'il n'en était séparé que par quinze générations. Alors ils le conduisirent dans une salle où étaient exposées les statues des grands prêtres de Thèbes. Il n'y en avait pas moins de trois cent quarante-cinq ! Chacune de ces statues, à ce que lui assuraient ses guides à la face glabre, avait été élevée du vivant de son modèle ; la dignité de prêtre était héréditaire et avait passé toujours de père en fils dans cette longue série ; tous avaient été des hommes comme nous ; pas un seul n'avait été dieu, ni même demi-dieu ; auparavant, sans doute, ajoutaient les prêtres, des dieux avaient séjourné sur la terre, mais dans ce long espace de temps, il ne s'était déroulé que de l'histoire humaine, attestée par des documents ! L'impression que produisit cette révélation sur le Grec à la fois décontenancé et convaincu, n'est pas facile à décrire. Ce fut sans doute comme si le plafond de la salle dans laquelle il se trouvait s'élevait à ce moment à perte de vue au-dessus de sa tête et envahissait une grande partie des régions célestes. Le domaine de l'histoire humaine s'étendait pour lui à l'infini, tandis que le champ de l'intervention divine se rétrécissait d'autant. Il était impossible que des dieux et des héros eussent pris part à des événements que des traditions incontestées plaçaient à une date relativement récente, comme, par exemple, à l'expédition des Argonautes ou à la guerre de Troie. Là les choses devaient s'être passées à peu près comme elles se passent actuellement ; la norme du possible, du naturel et par conséquent du croyable, pouvait être appliquée aux traditions d'une époque qui avait été jusqu'alors considérée comme le théâtre des interventions surnaturelles et des faits merveilleux. Et c'est bien ce qu'Hécatee comprit. Il lui parut inadmissible qu'Héraclès eût conduit les bœufs volés par lui à Géryon depuis la fabuleuse Erytheia, située, disait-on, dans le voisinage de l'Espagne, jusqu'à l'hellénique Mycènes ; ce Géryon avait dû régner plutôt sur un territoire du nord-ouest de la Grèce (en Epire), dont les bœufs étaient célèbres par leur force et leur beauté, et qui, par sa terre rouge-brique semblait mériter le nom d'Erytheia (Terre Rouge). Ces ressemblances de noms, et l'inépuisable

sable. ressource que fournissait l'étymologie, en général, ont joué un rôle considérable dans l'interprétation que le géographe donnait des mythes. Les faits qui se rattachent à la guerre de Troie étaient également ramenés par lui aux proportions de l'histoire, comme ils allaient l'être, nous le verrons, par Hérodote. Les monstres fabuleux, comme Cerbère, ne trouvaient pas davantage grâce devant la sévérité de ce juge des légendes. Le chien infernal aux trois têtes était identifié par lui, sur la foi de nous ne savons quels arguments, à un énorme serpent qui avait habité autrefois le promontoire lacorien du Ténare. Mais bornons-nous à ces indications. Notre but était seulement de montrer la première apparition de l'esprit de critique et de doute dans le domaine des études historiques, et d'expliquer la forme que le scepticisme y prit et y garda, par nécessité interne; car le grand successeur de l'historien milésien, Hérodote, auquel nous arrivons maintenant, suivit la même ligne de conduite.

II

Hérodote d'Halicarnasse (né peu avant 480), auteur du chef-d'œuvre historique le plus parfait qui puisse jamais ravir les cœurs des hommes, était aussi à sa manière un penseur. Faute des termes de comparaison nécessaires, il nous est difficile de mesurer à quel point il était original. Mais précisément parce qu'Hérodote est représentatif non seulement de lui-même, mais encore de plus d'un de ses contemporains dont les écrits ne nous sont pas parvenus, il convient de s'arrêter un peu à son œuvre. Quoi de plus agréable, d'ailleurs, pour nous que de puiser à cette source délicieuse quelques gorgées rafraîchissantes? Son exposition, poursuivie avec un art consommé, ne se contente pas d'unir, mais fond ensemble l'histoire des hommes et la science de la terre; elle groupe en un tout harmonieux, en un seul tableau, les histoires isolées des divers peuples, et dès le début elle nous offre de précieux enseignements. Hérodote se demande quelle a été l'origine de la vieille querelle qui divise l'Orient et l'Occident, et qui a atteint son paroxysme dans les guerres persiques, sujet et point culminant de son livre. Avant d'en arriver au premier souverain de l'Asie qui ait fait la guerre aux

Grecs et les ait soumis, au roi Crésus de Lydie, il fait mention de la guerre de Troie et de sa cause, l'enlèvement d'Hélène, ce qui l'amène à remonter aux récits, connexes selon lui — des aventures d'Io, d'Europe et de Médée. Mais quelle empreinte particulière, on pourrait presque dire moderne, il donne à ces figures, à ces événements si connus par les légendes divines et héroïques des Grecs ! Ce n'est pas la jalousie d'Héra qui force à fuir dans les pays lointains Io, l'amante de Zeus changée par lui en génisse ; ce n'est pas le dieu du Ciel qui, sous forme de taureau, séduit Europe ; il n'est plus question de Médée, petite-fille du dieu du Soleil, de la part qu'elle prend à la conquête de la toison d'or et de ses enchantements. Ces radieuses héroïnes sont devenues de pâles princesses ; le dieu suprême et Jason, le héros semblable aux dieux, ont fait place à des marchands phéniciens, à des pirates crétois, à des mercenaires grecs. Le second rapt d'une femme nous est donné comme la punition du premier ; le troisième a pour but de venger le second. Des héraults et des ambassadeurs formulent des griefs contre la violation du droit des gens : et si les offensés se font eux-mêmes justice en rendant œil pour œil et dent pour dent, c'est uniquement parce que les coupables se refusent à donner satisfaction. Qui ne reconnaît ici la méthode semi-historique d'Hécatée, à cette différence près qu'elle est maintenant appliquée plus largement et qu'elle établit un lien de causalité entre de prétendus événements historiques ? A titre d'autorités, Hérodote invoque les Phéniciens et les Perses, au dire desquels les Grecs sont coupables d'avoir envenimé la querelle. N'ont-ils pas, les premiers, entrepris de venger sérieusement l'enlèvement d'Hélène, équipé une flotte puissante, assiégé et détruit Ilium pour rendre cette femme à son époux ? D'autre part, les Phéniciens ne se font pas faute d'excuser leurs compatriotes : Io, affirment-ils, n'a pas été entraînée de force à bord du navire qui l'a arrachée à sa patrie argienne ; loin de là, elle s'est elle-même gravement compromise avec le commandant du vaisseau ; et quand elle s'est rendu compte des suites de sa faute, elle s'est volontairement enfuie pour échapper à la colère de ses parents. A quoi attribuer cette tendance terre à terre de l'histoire et la chute profonde des grandes figures légendaires qui en est la conséquence ? Sans aucun doute, en dernière analyse, au désir que nous avons déjà constaté chez Hécatée d'élargir l'horizon historique et à la nécessité, pour cela, de resserrer de plus en plus

les limites du surnaturel. Par là les sublimes créations de la légende, auréolées par la poésie, s'abaissent au niveau du naturel et du croyable, pour tomber enfin dans la trivialité. Hérodote lui-même est assez clairvoyant pour s'abstenir de toute appréciation sur la valeur historique des récits qu'il reproduit. Mais, en mettant ainsi en évidence les combinaisons des savants étrangers versés dans les légendes, et si indifférents, pour ne pas dire si hostiles au mythe grec, il donne à entendre clairement que, chez lui aussi, le développement de la raison avait porté un coup sensible à la foi confiante d'une époque plus naïve. Il le montre encore plus clairement par la manière dont il raconte la légende de Troie. Hélène, pense-t-il avec Hécatee, ne séjournait pas à Troie pendant le siège de cette ville, mais en Égypte. C'est là que Paris avait été entraîné par les vents contraires, et le magnanime roi Protée retint l'épouse de Ménélas pour la restituer à son légitime époux, si gravement offensé. Comment cette croyance pouvait-elle naître en Égypte même? Comment le poète Stésichore a-t-il travaillé à la préparer? Et comment Hérodote a-t-il cherché à la défendre par des vers de l'*Illiade*? Autant de questions dont nous n'avons pas à nous préoccuper ici. Mais la nouvelle tendance est caractérisée au plus haut degré par la peine qu'il se donne pour démontrer seule vraie et possible, pour des raisons internes, cette version pseudo-historique. Si les Troyens n'ont pas mis fin aux longues calamités de la guerre en rendant Hélène, c'est qu'elle ne se trouvait pas dans leur ville. « Car, vraiment, ni Priam ni les siens n'étaient assez fous du cerveau pour mettre en jeu leur vie, la vie de leurs enfants et le salut d'Ilion uniquement pour qu'Hélène restât l'épouse de Paris. » Le refus aurait été compréhensible tout au plus au commencement de la lutte, mais non pas au moment où, à chaque rencontre, tombaient un si grand nombre de citoyens et au moins deux ou trois des fils de Priam; songez aussi que l'aîné et de beaucoup le plus capable des deux princes n'était pas Paris, mais Hector, l'héritier présomptif du trône etc., etc. Encore un exemple pour éclairer tout à fait la méthode semi-historique. Les prêtresses de Dodone avaient raconté à l'historien l'origine de l'oracle : à les croire, une colombe noire s'était enfuie de l'égyptienne Thèbes à Dodone, et du haut d'un arbre, avait ordonné, d'une voix humaine, la fondation d'un oracle. « Mais, objecte aussitôt Hérodote non sans une certaine mauvaise humeur, comment pouvait-il se faire qu'une

colombe parlât avec une voix humaine? » Et comme, en même temps, ces prêtresses racontaient qu'une seconde colombe noire s'était envolée du côté de la Libye, et qu'elle y avait fondé l'oracle d'Ammon, l'historien n'hésite pas à reconnaître dans cette légende l'écho d'un fait qu'il avait lui-même appris à Thèbes. Deux femmes employées dans le temple, lui avait-on dit, avaient été enlevées par des Phéniciens et vendues comme esclaves, l'une en Libye, l'autre en Grèce, où elles avaient fondé ces deux antiques et célèbres oracles. Cette hardie invention de l'orgueil égyptien provoqua d'abord chez Hérodote un doute passager qui se traduisit par cette question : « Comment êtes-vous renseignés si exactement à ce sujet? » Mais bientôt il y vit une vérité établie, tant les deux récits concordaient bien ! Les habitants de Dodone avaient évidemment vu dans l'étrangère un oiseau parce que la langue incompréhensible dont elle se servait se rapprochait davantage du babil des oiseaux que des discours humains. Et si l'Égyptienne était devenue une colombe noire, c'est à cause de la couleur de sa peau. Au bout d'un certain temps, elle avait appris la langue du pays, et alors on avait dit que la colombe parlait à la manière des hommes. Enfin elle avait été renseignée sur le sort de sa sœur qui avait été emmenée en Libye, et elle avait parlé de la chose à Dodone. Nous sourions de ce curieux mélange de simplicité enfantine et de subtilité de raisonnement. Mais nous retrouvons notre sérieux, et la mauvaise humeur qu'a éveillée en nous cette vilaine transformation des naïves légendes populaires se dissipe dès que nous nous souvenons du rôle important qu'a joué dans le progrès intellectuel de l'humanité cette tendance à voir de l'histoire sous le voile du mythe. La poésie s'était donnée comme réalité ; quoi d'étonnant si, de son côté, la réalité cherchait à empiéter sur le champ de la poésie ? Avec les moyens de recherche dont on disposait alors, il n'était pas possible de déterminer, même approximativement, la limite entre les deux domaines. Même aujourd'hui, on n'a pas réussi à trancher complètement la question de savoir à laquelle des deux appartient le territoire contesté. Le « père de l'histoire » penchait à revendiquer pour l'histoire toutes les créations de la légende qui pouvaient, à la rigueur, être d'origine historique ; actuellement, c'est la tendance opposée qui prévaut.

III

Nous avons constaté que la transformation des mythes s'était opérée sous l'empire de deux causes : par l'élargissement de l'horizon dans le temps et dans l'espace, et par les échanges d'opinion avec les juges étrangers, et par conséquent impartiaux ou indifférents, des traditions nationales. Il nous reste à mentionner le plus puissant facteur de cette transformation : nous voulons parler du conflit douloureux qui s'élève entre l'ancienne croyance et la science nouvelle et des efforts que l'on tente pour y mettre fin. Le trésor accru des connaissances empiriques, la domination toujours plus grande qu'on exerçait sur la nature, avaient visiblement fortifié la croyance à la continuité du fleuve des phénomènes. Alors se posa une question : comment éviter, si possible, une rupture funeste avec les vénérables traditions de l'antiquité ? L'interprétation des légendes au sens de l'histoire en sacrifie une partie pour sauver le reste. C'est une de ces demi-mesures, un de ces moyens termes auxquels on recourt d'instinct, que l'ignorance superficielle a toujours dédaignés, mais qui n'en sont pas moins, en réalité, de la plus haute valeur. On peut les comparer aux « fictions » juridiques qui, à un moment donné, ont été la condition de tous les progrès durables. Un autre de ces utiles compromis se rapportait à l'activité des dieux eux-mêmes. Les Thessaliens, nous dit Hérodote, considèrent comme une œuvre de Poseidon la profonde gorge qui forme le lit du Pénée. « Et non sans raison, ajoute-t-il d'une manière très significative, car celui qui croit que Poseidon ébranle la terre et que les gorges formées par des tremblements de terre sont les œuvres de ce dieu, ne pourra s'empêcher, en voyant celle-ci, de la tenir aussi pour un ouvrage de Poseidon. En effet, à ce qu'il me semble, cette fissure de la montagne est le résultat d'un tremblement de terre. » Cela signifie-t-il que l'historien d'Halicarnasse ait rejeté tout à fait et par principe les interventions surnaturelles, et qu'il ait considéré chaque dieu comme présidant simplement à un département de la nature ou de la vie soumis à l'action de forces régulières ? Absolument pas. Des dispositions marquées à une science positive se croisent dans son esprit avec des tendances non moins fortes dérivées de l'antique conception

religieuse. Il avait voué une attention en une certaine mesure systématique aux transformations de la surface terrestre, et ramené les phénomènes particuliers à des causes générales; c'est pourquoi il peut, dans ce domaine, se passer des interventions divines directes. Sur ce point, il a été l'élève de ses prédécesseurs Anaximandre, Xénophane et aussi de l'historien lydien Xanthos, qui écrivait en grec; il l'a été aussi, et cette fois sans dommage pour lui, des prêtres égyptiens. Grâce à ces derniers, il est en mesure d'expliquer la formation du delta du Nil d'une manière parfaitement exacte et rationnelle, faisant preuve d'un don d'observation pénétrante et parlant en même temps et sans hésitation de périodes extrêmement longues: n'évalue-t-il pas l'âge actuel de la terre à vingt mille ans au moins? En d'autres occasions encore, il exprime des doutes sur l'intervention immédiate de la divinité. Les mages de la Perse avaient, disait-on, apaisé un violent orage par des sacrifices et des exorcismes; Hérodote rapporte cette version, mais non sans ajouter cette sceptique remarque: « Ou peut-être l'orage s'est-il calmé de lui-même. » Et précisément à propos de cet orage qui fut si funeste à la flotte perse, il laisse en suspens la question de savoir s'il a, oui ou non, été provoqué par les prières et les sacrifices des Athéniens à Borée. Ici, sans doute, ses doutes ont été éveillés par la proximité immédiate des prétentions contraires émises en même temps par les Grecs et par les Barbares. En revanche, quand un correctif comme celui-là lui a fait défaut, et surtout quand une passion violente a relégué ses réflexions à l'arrière-plan, notre historien accumule les apparitions merveilleuses des dieux, les songes envoyés par eux, — auxquels il oppose ceux que produisent les causes naturelles, — les présages significatifs et les prédictions étonnantes. Les divergences que l'on constate à cet égard entre les diverses parties de l'ouvrage sont si fortes que certains critiques se sont hasardés à déterminer par elles la date de composition des différents livres, et à affirmer que dans l'intervalle les idées religieuses d'Hérodote s'étaient modifiées. De telles hypothèses, nullement indispensables en elles-mêmes, et dépourvues de toute base certaine, ne suffiraient d'ailleurs pas pour écarter de la théologie d'Hérodote toutes les contradictions. Sa conception des choses divines est essentiellement vacillante, et présente les nuances les plus changeantes. Sa tendance marquée à ramener à des modèles égyptiens ou à des influences égyptiennes nombre de

divinités ou de cérémonies religieuses de la Grèce ; la hardiesse avec laquelle il affirme « que ce n'est qu'hier ou avant-hier — c'est-à-dire à peu près quatre cents ans avant lui — qu'Homère et Hésiode ont donné aux Grecs leur théogonie, et qu'ils ont attribué aux dieux leurs noms, leurs emplois et leurs dignités aussi bien que leurs formes », tout cela peut le faire passer pour un adversaire non seulement de l'anthropomorphisme, mais encore du polythéisme en général. On peut le croire adversaire de l'anthropomorphisme quand on le voit opposer expressément la religion naturaliste des Perses aux dieux à figure humaine des Grecs, et nous dire des premiers, non sans une approbation intérieure, qu'ils offrent des sacrifices aux grandes puissances naturelles, « au Soleil, à la Lune, à la Terre, au Feu, à l'Eau et aux Vents », et que, sous le nom de Zeus ils n'entendent pas autre chose que l'ensemble du firmament. Il serait difficile de contester qu'il n'ait éprouvé quelques accès d'un doute analogue, sous l'influence peut-être des doctrines de Xénophane et d'autres philosophes. Mais ces doutes n'avaient pris dans son esprit que de bien légères racines : il lui suffit d'avoir, un jour, soumis à une critique incisive une légende héroïque de la Grèce, pour se sentir pénétré d'un véritable effroi et pour se croire obligé d'en demander humblement pardon aux dieux et aux héros offensés par lui. Dans le même passage précisément, il accorde la préférence parce qu'elle est la « plus juste » à la doctrine de ceux de ses compatriotes qui admettaient un double Héraclès, l'un ancien et vraiment divin, l'autre plus jeune et qui n'est qu'un héros ou un homme divinisé. Il approuve ces Grecs de distinguer entre les deux et de leur consacrer des sanctuaires séparés. C'est là, soit dit en passant, la plus ancienne application de cet expédient de la critique, qui, plus tard, a si souvent servi à faire disparaître les contradictions de la tradition légendaire. Ces accès de scepticisme n'ont guère laissé en lui, comme résidu solide, qu'une conviction, à savoir que la certitude du savoir humain, en ce qui touche aux choses divines, n'est pas bien grande, et que nous les voyons, à travers les descriptions des poètes, comme à travers un voile qui les trouble. « Si d'ailleurs on peut se fier aux poètes épiques », voilà la réserve qu'il exprime dans une occasion particulière, mais cette réserve a pour lui une portée tout à fait générale. Et c'est avec une véritable amertume qu'il se plaint de ce que « tous les hommes en savent autant les uns que les autres

sur les choses divines », c'est-à-dire aussi peu les uns que les autres.

Nous ne pourrons pas non plus, par conséquent, considérer Hérodoté comme un monothéiste déguisé, quoiqu'il soit assez compréhensible que, aux yeux de plusieurs, il ait passé pour tel. Ce n'est pas sans étonnement sans doute que nous l'entendons, quand il discute avec indépendance des questions religieuses, parler non pas d'Apollon ou d'Athéna, d'Hermès ou d'Aphrodite, mais presque exclusivement de « Dieu » et de la « divinité ». Mais notre surprise diminue lorsque nous y regardons de plus près : il ne s'agit, dans tous ces passages, que des lois générales qui régissent le monde. En pareil cas, Homère fait intervenir presque sans distinction, et même dans une immédiate proximité, les dieux et Zeus. Ainsi, dans les vers magnifiques où il fait ressortir à nos yeux la fragilité de la destinée humaine avec d'incomparables accents : « Rien n'est plus misérable que l'homme parmi tout ce qui respire ou rampe sur la terre, et qu'elle nourrit. Jamais, en effet, il ne croit que le malheur puisse l'accabler un jour, tant que les dieux lui conservent la force et que ses genoux se meuvent ; mais quand les dieux heureux lui ont envoyé les maux, il les supporte malgré lui d'un cœur patient. Tel est l'esprit des hommes terrestres, semblable aux jours changeants qu'amène le père des hommes et des dieux. » Partout où les dieux agissent ensemble, partout où il n'est pas question de leurs visées séparées, mais d'une manifestation commune de leur volonté, on est tenté de les considérer soit comme les exécuteurs des ordres du dieu souverain, soit comme les représentants d'un principe qui leur est également inné à tous. Telle est la conception d'Hérodoté ; si incertaine que soit sa science relativement aux dieux individuels, et si profonde que soit sa répugnance pour tout grossier anthropomorphisme, nous n'avons pas le droit de lui attribuer une attitude négative à l'égard du panthéon hellénique.

Sa pensée, à ce sujet, se distingue de celle d'Homère sur trois points principaux. Une méditation prolongée et sérieuse sur l'ordre de la nature et sur la destinée humaine, jointe à l'intelligence plus développée qu'on avait de l'unité du gouvernement de l'univers, offraient des occasions incomparablement plus fréquentes de parler des lois générales qui le régissent. D'autre part, la foi en la vérité littérale des récits mythiques avait diminué, et l'image du dieu suprême se voyait, ensuite de cela, dépouillée de plus d'un trait

humain inséparable autrefois de son essence. Enfin, on relève ici les traces de l'influence des philosophes, qui depuis longtemps avaient trouvé la source primitive de toute existence dans un principe impersonnel supérieur aux dieux particuliers. Le régulateur de l'univers, auquel obéit aussi bien la volonté des dieux eux-mêmes que la destinée des hommes, ne possède plus maintenant de caractère strictement personnel, ou du moins il a perdu sa richesse en traits individuels ; c'est pourquoi, sans une trop grande inconséquence, on peut l'appeler tour à tour le dieu ou la divinité. Mais voici encore une contradiction, et la plus importante de toutes. Ce principe primordial, qui oscille entre le personnel et l'impersonnel, apparaît tantôt comme un être secourable et plein de bienveillance, tantôt comme un être défavorable et malveillant, et vaines sont toutes les tentatives pour faire disparaître ou même seulement pour atténuer cette opposition. « Dans sa sagesse », la « Providence divine » a accordé une très grande fécondité aux animaux faibles et craintifs, mais elle a limité la multiplication des animaux forts et malfaisants ; il n'en fallait pas moins pour la conservation et la prospérité des créatures. Souvent aussi, elle bénit les actions et assure le salut des hommes par des décrets et des dispensations favorables. Mais, d'autre part, elle se plaît à précipiter tout ce qui « se glorifie », à abaisser « tout ce qui s'élève », « tout comme la foudre se décharge sur les hautes demeures et les grands arbres ». C'est pourquoi, dans le discours qu'il fait prononcer au sage Solon, Hérodote dit que la divinité est jalouse et trouve son plaisir à tout bouleverser. Et cette divinité suprême, qui se confond ici avec le destin, ne se contente pas de manifester, suivant l'occasion, la tendresse d'un père ou l'envie d'une marâtre ; il y a aussi en elle une justice sévère qui la porte à punir inexorablement les fautes des hommes. Ces éléments contradictoires n'étaient pas complètement étrangers non plus à l'ancienne mythologie. Mais dès lors les esprits avaient scruté plus à fond l'idée de la finalité de l'univers ; les subites vicissitudes du sort et les grandes révolutions historiques les avaient assombris ; en même temps, la conscience morale avait acquis plus de profondeur ; aussi, non seulement les divergences et les contradictions des théories destinées à expliquer les phénomènes avaient pris plus d'intensité, mais la dissonance était devenue plus aiguë parce que les tendances et les volontés en conflit, au lieu de se répartir sur

une foule d'êtres individuels en lutte les uns contre les autres, s'étaient concentrées dans l'unique et suprême divinité.

En ce qui concerne le rôle de juge attribué à celle-ci, et auquel nous venons de faire allusion, nous constatons une distinction tout à fait étonnante. Tantôt ce rôle apparaît comme une partie de ce qu'on pourrait appeler l'ordre naturel agissant automatiquement ; tantôt il s'exerce suivant un plan arrêté : le juge divin choisit avec un art sûr de lui-même les moyens les mieux appropriés à ses buts, se joue de toutes les intentions humaines et les force à servir ses propres desseins. Lorsque Darius envoya dans les villes grecques pour les sommer de se soumettre, les prescriptions sacrées du droit des gens furent violées, à Athènes aussi bien qu'à Sparte, par le massacre des héraults. « Comment donc les Athéniens furent punis de ce qu'ils avaient fait », Hérodote reconnaît franchement qu'il n'est pas en mesure de le dire, « si ce n'est que le Perse détruisit leur ville et dévasta leur territoire ». Mais, ajoute-t-il immédiatement, « je ne crois pas que ce fût pour cette raison ». Quant aux Spartiates, nous dit-il ensuite, le courroux du divin ancêtre de leurs héraults, Talthybios, se déchaîna sur eux, provoqué par le meurtre des messagers des Perses. Pendant des années, les sacrifices offerts aux dieux furent accompagnés de présages funestes. Alors deux Lacédémoniens, des plus distingués par leur naissance et leurs richesses, Bulis et Sperthias, consentirent à purifier leur ville natale de son crime en se rendant à Suse pour s'y offrir, comme victimes volontaires, aux successeurs de Darius. Quoique le grand roi eût refusé cette offre, leur démarche suffit pour apaiser momentanément la colère de Talthybios. Mais, longtemps après, dans les premières années de la guerre du Péloponnèse, elle se réveilla, et les fils de Bulis et de Sperthias, qui avaient été envoyés en ambassade en Asie, furent faits prisonniers par un roi thrace, livrés aux Athéniens et mis à mort par ceux-ci. Cet événement est pour Hérodote une des preuves les plus éclatantes de l'intervention immédiate de la divinité dans les choses humaines. « Car, que la colère de Talthybios se soit déchaînée sur des ambassadeurs, et qu'elle ne se soit pas apaisée avant d'avoir eu son effet, tout cela était dans l'ordre ; mais, qu'elle soit tombée sur les fils de ces hommes qui, pour la fléchir, s'étaient précédemment rendus chez le grand roi, — qui ne verrait là le doigt de la divinité ? »

IV

Même dans les cas où sa sensibilité religieuse ne l'égare ni ne le détourne, le jugement d'Hérodote oscille étrangement entre la critique et l'absence de critique. Les Anciens ont raillé sa crédulité, et l'ont appelé, non sans quelque blâme, un conteur d'histoires. En ce qui nous concerne, nous sommes à peine moins surpris de l'excès de critique auquel il s'abandonne parfois. S'il croit souvent quand il devrait douter, il n'est pas rare qu'il doute quand il devrait croire. Il avait entendu parler des longues nuits polaires, d'une manière, il est vrai, un peu fabuleuse. Au lieu de dépouiller ce renseignement de son alliage légendaire en employant, comme il pouvait le faire, la méthode des variations (plus on se rapproche du pôle, plus les nuits deviennent longues), il préfère le reléguer dans le domaine des contes, en s'écriant avec emphase : « Qu'il y ait des hommes qui dorment pendant six mois, je n'en admet pas le premier mot. » Il sait parfaitement bien que les Grecs tirent du nord de l'Europe l'étain aussi bien que l'ambre ; mais il leur en veut de chercher la patrie de ce métal dans le groupe d'îles que, précisément à cause de cet important produit, ils appelaient les « Îles d'Étain » (Cassitérides). Malgré tous ses efforts, dit-il, il n'a pu trouver un voyageur qui lui affirme avoir vu de ses propres yeux la mer dont l'Europe est limitée au Nord. Il connaît la tendance qu'a l'esprit humain d'attendre dans les produits de la nature une mesure plus que commune de régularité et de symétrie, et il se moque, non sans quelque raison, de ses prédécesseurs, qui, dans leurs cartes, prêtaient à l'Asie et à l'Europe des contours égaux. Mais il ne peut que « rire » également en voyant que ces mêmes géographes — c'est surtout d'Hécatée qu'il veut parler — représentent la terre parfaitement ronde, « comme si elle avait été faite au compas ». On voit comme il était peu préparé à accepter la doctrine, proclamée par Parménide, de la sphéricité de la terre. Mais le plus fort, c'est qu'il s'abandonne lui-même une fois à cette tendance trompeuse qui pousse à admettre des régularités fictives, tendance qu'il reproche, comme nous venons de le voir, à ses prédécesseurs, même quand ils avaient trouvé la vraie piste. C'est ainsi qu'il flaire un certain parallélisme entre le cours du Nil et

celui du Danube, et pour ce motif seulement que ce sont les deux plus grands fleuves à lui connus. En tout temps, il a été particulièrement difficile de juger avec certitude des limites de variation possibles dans le monde organique. Nous ne blâmerons donc pas Hérodote de ne pas avoir tenu *a priori* pour incroyable l'existence de serpents ailés en Arabie, mais il nous sera bien permis de nous étonner qu'il n'ait pas relégué au nombre des êtres fabuleux les prétendues fourmis géantes du désert Indien, qui sont plus grosses que des renards, plus petites que des chiens, et qui entassent un sable mélangé d'or, tandis qu'il conteste l'authenticité des Ari-maspes qui n'auraient qu'un œil, en déclarant expressément : « qu'il ne croit pas que des hommes, constitués pour le reste comme les autres, naissent avec un seul œil ».

Pour terminer, nous relèverons une déclaration de l'historien qui marque le point culminant auquel devait atteindre sa pensée scientifique. Parmi les diverses tentatives faites pour expliquer le débordement du Nil, Hérodote en traite une avec un dédain particulier ; c'est celle qui rattache l'énigmatique phénomène — d'une manière qu'il nous est impossible de comprendre aujourd'hui — au fleuve Océan qui entoure la terre. Il la cite comme une des deux théories qu'il juge à peine dignes d'être mentionnées, et « comme la plus absurde des deux, quoiqu'elle paraisse la plus merveilleuse ». En disant précisément de cette tentative d'explication : « Mais celui qui fait intervenir l'Océan, et qui transporte ainsi la question dans le domaine de l'impénétrable, se dérobe à toute réfutation », en disant cela, veut-il peut-être faire entendre qu'il est impossible de dire si cette théorie est juste et s'abstenir de prononcer un jugement ? Assurément pas ; car alors le dédain si ouvertement exprimé dans ce qui précède s'accorderait mal avec une pareille opinion, de même que l'àpre moquerie de la phrase suivante : « Car je ne sache pas qu'il y ait un fleuve Océan, et je pense qu'Homère ou l'un des plus anciens poètes, en ayant inventé le nom, l'a introduit dans ses vers ». Évidemment, il n'a rien pu vouloir dire que ceci : une opinion qui s'éloigne si complètement du domaine des faits et de la perception sensible qu'elle n'offre pas même une prise à la réfutation, est par cela même jugée. En d'autres termes : pour qu'une hypothèse mérite quelque considération, pour qu'elle soit digne d'être discutée, il faut, en dernière analyse, qu'elle puisse être vérifiée. Cette fois, Hérodote se place

à un point de vue purement positif ; on pourrait même dire positiviste. Entre le chercheur qui étudie les faits scientifiques et le poète qui crée de brillantes fictions, il voit un abîme impossible à combler. Sans doute, ce n'est là qu'un trait de lumière tout à fait unique, mais ce trait le rapproche des plus modernes parmi les modernes. Enflammé par l'ardeur de la polémique, brûlant du désir de laisser derrière lui ses prédécesseurs et ses rivaux, il aperçoit, très distinctement, une loi fondamentale de la méthode, à savoir celle-ci : les hypothèses seules qui peuvent, partiellement ou en entier, être soumises à vérification, sont scientifiquement légitimes. S'il s'était représenté toute la portée de cette pensée, il eût certainement été alarmé de sa hardiesse. C'est pourtant bien là ce qu'il a dit. Seulement, il y a lieu d'appliquer ici la profonde remarque de Batteux : « On n'a jamais le droit de prêter aux Anciens les conséquences de leurs principes ou les principes de leurs conséquences. » Et surtout pas, pouvons-nous ajouter, à ceux d'entre eux qui se trouvent au milieu d'une importante époque de transition, précisément comme Hérodote et Hécatee.

V

Tout d'abord, le besoin de savoir, en s'éveillant, s'est appliqué pour ainsi dire exclusivement à la nature extérieure. Mais si, alors, l'homme ne s'est pas complètement oublié lui-même, il n'a cependant pu s'apparaître que comme le miroir, comme un miroir trouble et fragile, du monde extérieur. Vint le moment où un sentiment plus conscient de lui-même lui fit voir dans ses propres facultés à la fois la condition et la limite de toute connaissance, où les nombreuses et vaines tentatives qu'il avait faites pour résoudre pour ainsi dire d'un coup le problème de l'univers lui apportèrent le découragement, où enfin il apprit à s'estimer lui-même davantage. Alors l'attention des penseurs se porta sur l'homme et ils virent en lui l'objet le plus digne de l'étude des hommes. Un des effets de cette transformation fut le sérieux plus profond, l'intensité plus grande avec lesquels le champ de l'histoire fut dès lors cultivé. Des esprits de premier ordre, qui, un demi-siècle plus tôt, auraient certainement grossi les rangs des philosophes natura-

listes, se tournèrent alors, comme le demandait leur contemporain Socrate, vers les « choses humaines ».

Les études historiques prirent à cette époque un prodigieux développement, et si le champ de l'histoire s'est considérablement agrandi alors, la transformation interne qu'elle a subie est bien plus considérable encore. Le sens politique atteint une hauteur qui dépasse de beaucoup les conceptions d'un Hérodote ; il semble que, de la naïveté de l'enfance, on ait passé à la maturité d'esprit de l'homme fait. Les premières traces de ce changement se trouvent dans le seul reste qui nous ait été conservé de la riche collection de pamphlets qui vit le jour à la fin du v^e siècle.

Le traité *Sur la Constitution des Athéniens* est un des produits littéraires les plus caractéristiques de tous les temps. Une vive passion politique s'y allie à une tendance très remarquable à la méthode scientifique ; et nous y reconnaissons à la fois un esprit très puissant et un cœur profondément froissé. On pourrait comparer l'auteur à un officier qui observe les ouvrages d'une forteresse ennemie afin d'en reconnaître les points faibles et de combiner le meilleur plan d'attaque. Mais il est à tel point surpris de l'habile disposition, de l'intelligente coordination de toutes les parties, que non seulement il déconseille de la manière la plus sérieuse toute attaque prématurée, mais qu'il exprime une admiration sans réserve pour des travaux si entendus et fait, pour ainsi dire, l'éloge de l'ennemi détesté. C'est la haine, à coup sûr, qui a aiguisé la vue de cet oligarque athénien, et lui a fait apercevoir mainte vérité politique fondamentale inconnue jusque-là. L'harmonie des institutions politiques et des états sociaux, la concordance entre les formes extérieures et le contenu d'une communauté sont ici mis en lumière pour la première fois. La puissance maritime d'Athènes, la suprématie commerciale qui en résulte, le système militaire de la cité, la relation entre l'armée de terre et la flotte, la constitution démocratique, nombre de choses qui, à l'observateur superficiel, pouvaient ne paraître que des abus de celle-ci, telles par exemple que la contrainte judiciaire des alliés, les longs délais de la loi, l'ajournement des procès, le caractère arrogant et indiscipliné des mêtèques et des esclaves, — tout cela est étudié avec tant de pénétration, tous les éléments du tableau sont si bien reliés les uns aux autres et ramenés à des causes communes que l'on a pu à bon droit décerner à ce traité, insignifiant en

apparence, un éloge très significatif, et y voir la plus ancienne application de la méthode déductive aux problèmes sociaux et politiques.

En vérité, nous ne pouvons, quant à nous, décerner cet éloge sans réserve. Nous apprécions à sa juste valeur l'effort de l'auteur pour ramener à quelques grands principes généraux la multiplicité des phénomènes particuliers, ainsi que le sens de la causalité qui se manifeste dans cet effort même ; le fait n'en subsiste pas moins que la méthode déductive ne se prête guère à expliquer les résultats du développement historique, à rendre compte du procès du devenir. Mais notre auteur a à son actif une extraordinaire richesse de fines observations et de pénétrantes inférences. Dans maintes expositions de détail, on a pu louer en lui le prédécesseur de Burke, de Macchiavelli et de Paolo Sarpi. Mais on a exagéré néanmoins lorsqu'on a appelé ce traité la « première contribution à la connaissance des lois naturelles qui régissent les institutions politiques ». Le point de départ de toutes ses considérations est la relation intime qui existe entre la puissance maritime et la démocratie. Or, si cette relation existe, elle n'est que le résultat du développement spécifiquement athénien. En effet, il suffit de jeter un regard sur Carthage, sur Venise, sur la Hollande et l'Angleterre pour se persuader que ce n'est pas là une « loi naturelle ». Les déductions ont parfois aussi le tort d'être forcées. Voici comment, au début de son ouvrage, il énonce la thèse qu'il a entrepris de démontrer : « Je ne loue pas les Athéniens d'avoir préféré cette sorte de constitution politique, car ils ont préféré par là la prospérité des méchants à celle des bons. Mais ce que je veux prouver, c'est que, leur choix fait, ils savent conserver leur Constitution, et que, même dans les choses où ils ont tort aux yeux des Grecs, ils atteignent leur but. » Et, près de la fin, il s'exprime comme suit : « On peut imaginer beaucoup de choses pour perfectionner la Constitution ; mais il ne serait pas facile de trouver un moyen pour conserver la démocratie et pour assurer cependant une sérieuse amélioration. On ne peut y réussir que dans une faible mesure, en ajoutant ici quelque chose, en le retranchant là. » La démocratie athénienne lui apparaît comme une œuvre d'art achevée, qui doit être ainsi et ne peut être autrement pour atteindre son but, qui est la satisfaction de la foule. Par là non seulement l'auteur concède, mais il affirme de la manière la plus

forte et avec une exagération évidente que la bassesse et l'ignorance sont en honneur à Athènes, que les « fous » jouent le premier rôle au Conseil et à l'Assemblée du peuple. Mais le peuple, qui poursuit avec raison son propre intérêt, est mieux servi, par « l'ignorance, la bassesse et le bon vouloir » de ses chefs actuels que par « la vertu, l'intelligence et le mauvais vouloir » des « bons ou nobles ». Sans doute, par une telle conduite, on ne réalise pas la meilleure organisation politique, mais ainsi la démocratie est le plus sûrement garantie. « Car le peuple ne tient pas à être esclave dans un État bien ordonné et pourvu de bonnes lois, mais posséder la liberté et la domination... Précisément de ce que tu tiens pour le contraire de l'ordre et de la loi, le peuple tire sa force et sa liberté. » Est-il nécessaire de faire remarquer que, dans ces déductions politiques purement objectives en apparence, il y a une forte dose de doctrinarisme contenu ou, plus exactement, d'amertume cachée sous le manteau de la doctrine? Quoi donc, si cette ignorance, cette bassesse, cette folie des chefs du peuple mettent en danger la puissance de l'État, et conduisent à la ruine de la flotte, des tributs, de l'empire lui-même? Où subsiste alors l'avantage du peuple, que l'on prétend si bien gardé? La vérité est que si les assertions de notre oligarque frappent droit-au but dans bien des cas particuliers, sa plume est cependant, pour l'essentiel, guidée par une tendance. Toute sa pénétration est au service de son esprit de parti, toute sa subtilité de pensée devient l'instrument de sa rancune. La démocratie athénienne n'est, pour lui, à aucun égard et dans aucun sens, susceptible d'amélioration. Ses défauts les plus graves, ceux précisément que ressentaient le plus douloureusement les gens de la classe et du parti de l'auteur doivent apparaître, sans exception, comme des conséquences inévitables du principe fondamental de l'État. Car il s'agit pour lui de condamner radicalement la Constitution athénienne, de l'atteindre dans son nerf vital. C'est comme s'il criait à ses amis : « N'espérez pas de réformes! N'attendez rien des compromis! Ce qui vous semble n'être que des fautes occasionnelles, que des maux fortuits, qu'une décadence momentanée, découle en réalité du seul et funeste principe de gouvernement. A ce principe est attachée la prospérité de la multitude, qui, à cause de cela précisément, l'appuiera toujours de toutes ses forces. Donc, pas de demi-mesures, pas de précipitation. Et surtout pas d'attaque en temps inopportun

et avec des forces insuffisantes ! Si l'on veut frapper un jour le grand coup, qu'il soit décisif, et qu'on mette fin une fois pour toutes à la tyrannie du « maudit démon » ! Voilà à quoi vous devez être résolus et bien préparés, et alors les alliés vigoureux ne vous feront pas défaut. « Car, et ici nous n'avons plus besoin de lire entre les lignes, il n'en faut pas peu pour donner le coup de grâce à la suprématie du peuple athénien ! »

VI

Ce livre où se mélangent si étonnamment la passion politique et l'intelligence politique, fut publié l'an 424. La même année donna, avec l'exil, à un homme qui alliait en lui les mêmes éléments, mais développés à une puissance incomparablement plus haute et dans une proportion beaucoup plus saine, le loisir dont il avait besoin pour achever l'œuvre de sa vie ; œuvre considérée par la presque totalité des critiques comme le plus grand monument historique de l'antiquité. Jetons ici un rapide regard sur l'esprit dont s'est inspiré Thucydide, sur les méthodes de son enquête et sur quelques autres points encore qui sont de la plus haute importance pour nous. Nous arrivons ici à l'un des points culminants du développement intellectuel ; et, par une coïncidence rare, nous nous trouvons en présence à la fois de l'homme qui a le plus passionnément cherché la vérité, qui a mis à son service le plus riche trésor d'idées, et qui a su lui donner l'expression la plus artistique.

On ne peut guère imaginer deux contemporains qui forment un plus saisissant contraste qu'Hérodote et Thucydide. L'apparition de leurs ouvrages est séparée par un intervalle d'à peu près vingt-ans, mais, à en juger par l'esprit dont ces ouvrages sont animés, il semble qu'il y ait entre eux un abîme de quelques siècles. Hérodote nous fait une impression absolument antique ; Thucydide a une saveur tout à fait moderne. Du sens poétique et religieux, du goût de la légende et de l'anecdote, de la simplicité de croyance de l'Halicarnassien, tempérés par de rares éclairs de critique, il ne reste plus la moindre trace dans l'œuvre de son plus jeune confrère. Son regard se porte avant tout sur les facteurs politiques, sur les rapports réels des forces en présence, sur la base natu-

relle, pourrait-on dire, des événements politiques. Les sources de ces événements ne sont nullement, pour lui, dans les dispensations d'êtres surnaturels, et pour une faible mesure seulement dans les caprices et les passions des individus; partout il cherche, derrière eux, les forces universellement agissantes, les conditions dans lesquelles se trouvent les peuples, les intérêts des États. Avant d'énumérer les conflits isolés qui provoquèrent la guerre du Péloponnèse, il formule la très significative observation que voici : « Le motif le plus vrai, quoique le moins avoué, de la guerre a été le trop grand développement de la puissance d'Athènes, qui a excité la méfiance de Sparte. » Si nous en croyons son biographe, il avait été l'élève du physicien Anaxagore, pour qui tout se ramenait à la mécanique, et ce fait, vrai ou non, s'accorde au mieux avec sa conception du monde et avec sa façon de comprendre l'histoire. Il s'efforce avant tout de décrire le cours des choses humaines comme il le ferait de celles de la nature, à la lumière d'une inflexible causalité. Si intense est sa passion de la stricte objectivité, qu'on peut lire de longs passages de son œuvre sans être averti par le moindre indice de quel côté vont ses préférences, de quel côté ses antipathies. Est-ce à dire qu'il manquât, pour cela, de sensibilité? Assurément non, et tous ceux-là en seront d'accord qui savent qu'on ne peut pénétrer profondément dans les affaires humaines et en donner le récit vivant qu'à la condition d'y prendre un vif intérêt personnel. D'ailleurs, il n'est pas rare que ce calme objectif auquel Thucydide vise avec tant de soin soit interrompu par l'explosion soudaine d'une émotion longtemps contenue; le récit de la désastreuse expédition de Sicile est poignant comme une tragédie.

Hérodote écrit l'histoire « afin que les actions des hommes ne soient pas effacées par le temps, et pour que les grandes et merveilleuses actions... ne soient pas privées de la gloire qui leur revient ». Assurément Thucydide se sentait, lui aussi, poussé par des motifs de cette nature. Mais il place au premier plan, et comme pour se justifier lui-même, « le profit que l'on pourra tirer de la connaissance certaine du passé pour préjuger les événements, ou analogues ou identiques, qui naîtront dans l'avenir du fonds commun de la nature humaine », qui est toujours la même. Dans cette pensée, et se rendant bien compte qu'il enlève un certain charme à son livre en le dépouillant de tout élément légendaire, il l'appelle

dans un sentiment d'amour-propre très caractérisé, mais très justifié, « plutôt un bien légué à tous les siècles à venir qu'un jeu d'esprit destiné à charmer un instant l'oreille ». Sobre et rigoureux en se proposant son but, Thucydide l'est aussi dans le choix des moyens propres à l'atteindre. On s'est étonné récemment qu'il se soit borné à raconter une courte période d'historien contemporaine, au lieu de retracer une longue période de l'histoire universelle. Il répond lui-même à cette observation en se plaignant avec force de la difficulté qu'il y a pour l'historien à acquérir une pleine certitude même sur les événements de son temps : « Pour ce qui est des événements de la guerre, je n'ai voulu les raconter ni sur les informations du premier venu, ni selon ce qui me paraissait être vrai (songez à la préface d'Hécatée); j'en ai retracé une partie comme témoin oculaire, une partie en me basant, pour autant que cela était possible, sur des renseignements précis. Mais il était difficile de découvrir la vérité, car ceux qui avaient assisté aux événements ne s'accordaient pas entre eux, mais s'éloignaient les uns des autres suivant leurs inclinations personnelles et la force de leur mémoire. » Et avec quelle amertume il se plaint de ce que « la plupart des hommes se soucient peu de la recherche de la vérité et s'attachent plutôt à ce qui est sous leur main » ! Comparez le mot de Bacon : « *ex iis quæ præsto sunt* ». Avec cette manie de blâmer qui était dans le sang de presque tous les Grecs, et dont Hérodote, si débonnaire d'habitude, n'a pas su se défaire à l'égard de son prédécesseur Hécatée, Thucydide relève les erreurs commises précisément par le père de l'histoire en ce qui concerne surtout les institutions de Sparte, et il s'en autorise pour faire observer « qu'on n'a que de fausses idées sur beaucoup de faits, même contemporains, et que le temps n'a pas effacés de la mémoire ».

Toutefois, Thucydide n'a pas pu ou n'a pas voulu laisser de côté complètement l'histoire des temps reculés de la Grèce. Les chapitres dans lesquels il s'en occupe révèlent certaines particularités de sa méthode qui méritent d'être examinées. Il convient d'abord de relever deux points essentiels. Le fils d'Oloros est le premier à employer, dans le domaine de l'histoire, le système de la déduction inverse. Quand les renseignements dignes de foi lui font défaut, il part des conditions, des institutions et même des appellations du présent pour en tirer

des conclusions relativement au passé. Ainsi, pour prouver que la ville d'Athènes tout entière tenait autrefois dans l'enceinte de l'Acropole, il s'en réfère à la langue de son temps, qui, sous le nom de « ville » (*polis*) désignait toujours la « ville haute » (*akropolis*). Et pour appuyer encore son affirmation, il fait remarquer que les sanctuaires les plus importants se trouvent soit à l'intérieur de cet espace, soit dans son voisinage immédiat, et que certaines cérémonies du culte sont en relation avec une source qui jaillit précisément en cet endroit. C'est là la méthode que nous avons retrouvée dans l'ouvrage récemment mis au jour d'Aristote. Le second point à noter est la ressource que trouve Thucydide dans les conditions où vivent de son temps les peuples moins développés pour mettre en lumière les états antérieurs de culture des nations plus avancées. Il est le premier aussi à user de ce moyen d'information dont l'historien des mœurs, des religions et du droit fait aujourd'hui l'emploi le plus étendu, et qui a si étroitement rapproché l'ethnographie de la préhistoire : que l'on songe, par exemple, qu'aujourd'hui on trouve encore un âge de la pierre au centre du Brésil, et que les habitations lacustres sont encore en usage dans la Nouvelle-Guinée. Dans l'*Odyssée*, lorsque Télémaque arrive à Pylos, le vieux Nestor l'interroge sur le but de son voyage, et parmi les affaires commerciales qui ont pu l'amener jusqu'à lui, il énumère, comme une chose toute naturelle et sans aucune désapprobation, la piraterie. A ce sujet, pénible étonnement et toutes sortes d'explications embarrassées chez les savants de la cour d'Alexandrie, de même que chez plusieurs savants livresques du xix^e siècle. Les premiers avaient déjà perdu le sens de la naïveté antique ; les seconds ne l'avaient pas encore retrouvé. A cet égard, Thucydide leur est bien supérieur. Bien loin d'imposer aux vers de l'épopée un sens étranger, il met en pleine lumière la rudesse d'esprit des héros homériques, en la comparant à la manière de penser et de vivre des tribus grecques les plus arriérées, et il ne manque jamais de vivifier et de compléter par des rapprochements de ce genre l'image de cette époque reculée.

Il n'y a pas de doute possible sur la légitimité de l'emploi du témoignage homérique. A supposer qu'ils ne puissent nous fournir d'autres renseignements certains, les poèmes populaires peuvent en tous cas nous en donner sur les sentiments de ceux pour les-

quels ils ont été écrits. Mais Thucydide va plus loin, et il fait servir les indications de l'épopée à son essai de reconstruction de l'histoire primitive de la Grèce. A cet égard, si nous lui appliquons les règles de la critique actuelle, nous ne pouvons l'absoudre du reproche de n'avoir pas mieux su qu'Hérodote et Hécaté s'affranchir de la méthode semi-historique. Pas mieux qu'Hérodote et Hécaté, — mais, nous pouvons l'ajouter tout de suite, aussi bien qu'Aristote et que presque tous les autres penseurs et écrivains de l'antiquité. Plus exactement, voici le point de vue de Thucydide. Il croit, en somme, à la réalité historique des personnages humains dont parlait l'épopée et — jusqu'à un certain point — la légende, et à celle des exploits qui leur sont attribués. Pour lui, Hellèn, ancêtre des Hellènes, est une personnalité historique au même titre qu'Ion, ancêtre des Ioniens en est une pour Aristote. Sur ce point, nous pouvons être absolument certains que notre scepticisme se justifie, et que les Grecs, même les plus portés à la critique, sont le jouet de leur crédulité. Pouvons-nous en dire autant en ce qui concerne la race des Atrides, Agamemnon et les combats autour de Troie? A ce sujet, en tous cas, la science n'a pas encore dit son dernier mot. Si librement que la légende héroïque se comporte avec eux, elle prend habituellement et pour la plus grande part dans la réalité ses personnages et ses événements essentiels. L'épopée française du moyen âge brouille complètement les dates; elle fait, par exemple, participer Charlemagne aux Croisades! Mais elle n'a inventé ni Charlemagne ni les Croisades, et elle ne les a pas empruntés à quelque mythe religieux. Or Thucydide s'en tient, lui aussi, aux traits essentiels de la tradition dont se sont inspirés les poètes, et il exprime à plusieurs reprises, et dans les termes les plus catégoriques, sa méfiance à l'égard des détails de leurs récits; il est plein de mépris pour les mosaïques historiques dont ses prédécesseurs se montrent si friands. Il ne veut ni *transformer*, ni *harmoniser*, mais seulement *compléter* ses sources. Clairement persuadé qu'il n'a aucun moyen à sa disposition pour tirer des embellissements, des exagérations et des déformations des poètes une image fidèle du lointain passé, il s'engage dans une voie de recherche qui témoigne étonnamment de l'étendue et de la profondeur de son regard d'historien. Le grand instrument dont il se sert avec hardiesse, mais au fond sans témérité, c'est la déduction, mais sous la forme seulement qui se prête

à éclaircir les problèmes historiques, c'est-à-dire sous la forme inverse. Armé de cette méthode, et doué d'une faculté de vision pour laquelle rien n'était trop grand ni trop petit, il n'était d'ailleurs égaré ou paralysé par aucun accès de vanité nationale, par aucune tendance à embellir ses tableaux. Aussi a-t-il réussi, en se fondant sur un petit nombre de données qu'il considérait comme dignes de foi, à composer une image sûrement fidèle des premières étapes du développement hellénique. Il a montré que les Grecs n'avaient acquis que très tard la conscience de leur unité nationale, que, à une phase reculée de leur civilisation, ils ne se distinguaient guère des Barbares ou non-grecs, que le pillage sur terre, la piraterie sur mer, étaient leur principale ressource, et que l'insécurité du commerce, la rareté et l'indigence de la population ont longtemps retardé ses progrès. Dans sa preuve, il fait intervenir les changements apportés par le temps dans la disposition des cités, les progrès graduels dans l'art des constructions navales, les transformations du vêtement et de la coiffure aussi bien que les modifications apportées dans le costume des concurrents aux jeux olympiques. Il n'oublie pas de mentionner la stérilité du sol de l'Attique, la sécurité qu'elle garantit contre les attaques extérieures, la stabilité des institutions qui en découle, stabilité favorable à son tour à l'immigration de familles étrangères; de là un plus rapide accroissement de population qui a pour suite la colonisation de l'Ionie. Il remarque que l'absence d'une agriculture régulière, loin de les attacher au sol, pousse au contraire les tribus grecques à la vie errante; que ce sont précisément les régions les plus fertiles qui ont le plus souvent changé de propriétaires; que l'accroissement de la richesse a poussé à la transformation de la royauté patriarcale en ce que l'on appelle la tyrannie. Autant d'exemples qui nous montrent l'emploi que faisait Thucydide de la méthode déductive inverse et des résultats auxquels elle l'a conduit.

VII

Si l'historien montre une si froide défiance à l'égard des poètes, quand ils parlent d'actions humaines et d'événements conformes aux lois de la nature, il répudie absolument ceux de leurs récits

qui se rapportent aux dieux ou dans lesquels le merveilleux joue un rôle. Il appartenait évidemment à une société d'esprits pour laquelle cette incrédulité était parfaitement naturelle et n'avait besoin ni de mention particulière, ni de justification. Nous sommes bien loin, avec lui, du ton bruyant dans lequel Hérodote conteste quelques-uns des récits qui lui paraissent incroyables. Pour Thucydide, toutes les choses de ce genre sont simplement inexistantes. Il n'a pas un moment l'idée qu'on pourrait lui attribuer la croyance à une interruption du cours naturel des choses. Il témoigne d'un froid mépris pour les oracles et les prédictions, à moins qu'il n'en parle avec une mordante ironie. Il connaît à fond les faiblesses d'intelligence qui se font les complices de la superstition, et il les caractérise parfois d'un mot frappant. Au moment où la peste éclata à Athènes et vint augmenter les souffrances causées par la guerre, on se souvint d'un soi-disant ancien oracle qui disait : « Un jour viendra la guerre doriennne et avec elle l'épidémie. » Mais, continue l'historien, cette prédiction souleva une discussion. Quelques personnes prétendirent que le vers ne parlait pas d'épidémie (*loimós*), mais de famine (*limós*). « Dans ce moment-là, l'opinion prévalut naturellement que l'oracle parlait d'épidémie, car les gens mettaient leurs souvenirs en harmonie avec leurs souffrances. Mais, s'il survient jamais avec les Dorien une guerre accompagnée de famine, ils citeront naturellement le vers sous l'autre forme. » Mais ce n'est pas seulement aux prédictions anonymes que Thucydide s'attaque ; ses sarcasmes n'épargnent pas même les oracles du dieu pythien. Lorsque la population s'enfuit en masse de la plaine ravagée par les Péloponnésiens à Athènes, le territoire situé au nord-ouest de l'Acropole et appelé Pélasgique ou Pélargique fut aussi occupé par les fuyards, quoique un vieil oracle mit en garde contre une telle occupation. La nécessité ne tint aucun compte de la défense divine ; mais bientôt on attribua à la violation de celle-ci une partie des graves calamités qui fondirent sur la ville. « Pour moi, il me semble, remarque ici l'historien, que l'oracle s'est accompli dans le sens contraire à ce que l'on attendait. Ce n'est pas l'occupation (de ce territoire) contrairement à l'interdiction du dieu qui a causé la calamité dont la ville a été frappée ; c'est la guerre qui a amené la nécessité de l'occupation ; sans doute, l'oracle n'a pas fait mention de la guerre, mais il avait bien prévu que cette occupation

n'aurait lieu en aucune autre conjoncture. » Et il dénonce non seulement comme sans fondement, mais encore comme funeste la superstition « qui pousse la foule, dans des situations où elle pourrait encore être sauvée par les moyens humains, à recourir aux prédictions, aux oracles et aux choses de même nature, qui produisent sa ruine en excitant en elle des espérances (trompeuses) ». En présence de cette déclaration et de déclarations analogues, nous sommes en droit de croire que, s'il a relevé la seule prophétie justifiée par l'événement qui lui ait été connue, — à savoir que la guerre du Péloponnèse durerait trois fois neuf ans — cela ne peut guère signifier qu'une chose, c'est-à-dire qu'il y voyait une coïncidence singulière, et par conséquent digne de mention. Et il n'en est guère autrement de l'énumération des phénomènes naturels, les uns pleins de menaces mystérieuses, les autres dévastateurs, qui accompagnèrent les incidents de la grande guerre et en accrurent les horreurs. En ce point de son introduction, au début du drame puissant sur lequel le rideau allait se lever, l'écrivain qui voulait mettre en pleine lumière la grandeur et la majesté du sujet qu'il avait choisi, ne pouvait introduire des réserves intempestives ; mais, en un autre endroit, il les exprime très franchement. En parlant des prédictions des prophètes et du tremblement de terre de Délos, qui « comme on le disait et comme on le croyait » a annoncé l'ouverture des hostilités, il ne perd pas l'occasion de placer cette observation importante : « Et tous les incidents du même genre qui se produisaient quelque part ailleurs étaient soigneusement notés. »

C'est un fait très évident que le grand Athénien avait complètement rompu avec les croyances de son peuple. Dans sa bouche, le mot « mythique » a déjà le sens défavorable qu'il prendra dans celle d'Épicure. On aimerait pourtant savoir non seulement ce qu'il nie, mais encore ce qu'il affirme, et avant tout quelle était son attitude à l'égard des grands problèmes de l'origine et du gouvernement de l'univers. Mais pas un mot, dans son œuvre, ne nous fournit la moindre indication à ce sujet. Qu'il eût perdu la foi dans les interventions surnaturelles, c'est ce que nous avons déjà suffisamment fait voir. Il aime à ramener à leurs causes naturelles les phénomènes considérés comme merveilleux ou du moins comme extraordinaires, tels, par exemple, que les éclipses, les ouragans, les inondations, le tourbillon de Charybde ; à part

d'ailleurs les traits qu'il a dirigés contre la superstition, il avait un goût très marqué et il était exceptionnellement doué pour l'observation et pour l'explication de la nature. Nous rappelons à cet égard sa description particulièrement soignée des circonstances géographiques qui font que le groupe d'îles situé près de l'embouchure de l'Achéloüs se confond de plus en plus avec le continent, et sa magistrale description de la peste d'Athènes, qui a de tout temps excité l'admiration des médecins. Mais s'il se sentait attiré vers les physiciens et les « météorologues », et si nous devons considérer comme une faveur spéciale du sort qu'il ait préféré l'historiographie à l'étude de la nature, on ne peut cependant guère supposer qu'il se serait arrêté d'une manière durable à l'une des tentatives d'explication des grandes énigmes du monde qui se disputaient alors la vogue, soit à celle de Leucippe, soit à celle d'Anaxagore. Il ne leur eût sans doute pas reproché d'être en contradiction avec les enseignements de la religion populaire, mais bien d'être trop hardies et de n'admettre aucune démonstration. Il se plaint vivement de l'impossibilité d'obtenir des renseignements précis sur les péripéties d'une bataille, même en interrogeant les soldats qui y ont pris part des deux côtés. Chacun, nous dit-il, se voit hors d'état de répondre exactement dès qu'il ne s'agit plus de ce qui s'est passé dans son voisinage immédiat. Ainsi disposé, comment aurait-il pu se déclarer d'accord avec ceux qui se flattaient de décrire la naissance du monde avec l'assurance d'un témoin oculaire ? Assurément, Thucydide n'a pas cessé de suivre avec la plus grande attention les questions les plus hautes qui se posent à l'esprit humain, mais nous croyons être très près de la vérité en disant que le résultat de ses réflexions a été une prudente suspension de jugement.

L'auteur de la *Guerre du Péloponnèse* a recherché la vérité avec un zèle infatigable ; aucun effort, aucun sacrifice ne lui paraissent trop grand pour la découvrir, et c'est peut-être là le trait le plus marquant de son caractère.

TH. GOMPERZ.

(Traduit par A. REYMOND.)¹

1. Cet article est composé de fragments du remarquable ouvrage de M. Gomperz, professeur à l'Université de Vienne, *Griechische Denker*. (Voir le n° 7 de la *Revue*, août 1901, pp. 10-29). L'excellente traduction de M. A. Raymond doit bientôt paraître. (*N. de la R.*)